

qui a produit ce résultat ? La liberté et rien que la liberté, l'apparence d'une adhésion de l'Église aux principes de la société moderne, le libéralisme décidé et sincère d'hommes tels que Lacordaire. Laissez passer encore quinze ans : le vent a tourné et n'est plus pour la liberté, la réaction triomphe dans les conseils de ceux qui mènent la religion, de ceux qui ont la prétention de la mener ; les libéraux sont bafoués et l'impopularité recommence, les esprits s'aigrissent, les polémiques s'enveniment, les hostilités renaissent.

Voilà donc le résultat de cette grande habileté. Admettez une autre hypothèse, supposez qu'au lieu de suivre la politique qu'elle a suivie, la cour de Rome se fût inspirée un peu plus des pensées que Lacordaire dans sa liberté a plus d'une fois exprimées. D'abord elle ne serait jamais arrivée assurément à un plus grand désastre. Qui peut dire, d'un autre côté, que le saint-siège n'eût point détourné ainsi la crise suprême dans laquelle il se débat, et à laquelle il ne manque que le dénoûment ? Dans le drame des destinées religieuses de notre temps, Lacordaire a été, je l'accorde, peu écouté, il a même été sans doute toujours suspect ; il n'a eu raison que devant l'opinion, il est justifié par les événements, et il reste pour tous en dehors de toutes les contradictions de l'esprit, l'homme qui a réuni avec le plus d'éclat, avec une séduisante et fière originalité, l'honneur du prêtre et le sentiment viril de l'enfant de notre siècle.

## V

LES MÉDITATIONS  
D'UN PRÊTRE LIBÉRAL

---

LE PÈRE GRATRY

## I

Il y a dans l'ordre spirituel de notre temps, — et n'est-ce pas l'histoire de tous les temps ? — il y a deux classes d'esprits qui agitent toutes ces questions religieuses et morales dont le monde, pour son honneur, est toujours tourmenté. Ils croient aux mêmes dogmes, aux mêmes symboles, ils vivent dans la même communion religieuse, et cependant ce sont des esprits de nature singulièrement différente, qui semblent suivre le même chemin sans se rencontrer, sans se connaître, étrangers les uns aux autres par leurs tendances et par leurs interprétations du catholicisme dans ses rapports avec les sociétés contemporaines.

Pour les uns, le catholicisme, c'est l'absolu en tout, c'est l'immuable non-seulement dans le dogme, qui ne varie pas, mais dans tout ce qui passe et se

renouvelle au sein des sociétés. Ils croient relever et servir bien efficacement leur foi en traitant la raison humaine comme la grande rebelle, comme la grande corruptrice de la civilisation, en représentant comme des étapes vers la décadence chaque victoire des peuples qui aspirent à reconnaître, chaque tentative des hommes qui cherchent à organiser leur vie civile dans des conditions d'indépendance vis-à-vis du pouvoir religieux.

Ce qu'on nomme le progrès n'est à leurs yeux que le mirage trompeur d'un monde qui a perdu toute notion de la vraie grandeur. La liberté de conscience n'est qu'une funeste hérésie; les chemins de fer eux-mêmes ont leur part d'anathèmes et deviennent des messagers de décomposition ou des châtiments. La philosophie n'est qu'un apprentissage de la révolte. Tout ce qui s'est fait de nos jours, surtout depuis la Révolution française, n'est qu'une vaste conspiration contre la vérité. Toutes les grandes cultures littéraires par lesquelles s'est élevé et formé l'esprit humain depuis Homère et depuis Platon ne sont qu'un paganisme dégradant qu'il faut se hâter de chasser de l'éducation publique. En un mot, tout le mouvement qui s'accomplit sous nos yeux n'est qu'une immense et choquante déviation qu'ils flétrissent de quelque verset sibyllin renouvelé de Joseph de Maistre.

Ils ne comprennent pas, ces esprits violents et absolus, qu'on puisse être à la fois libéral et catholique, qu'on allie le sentiment de nécessités toutes modernes à la croyance traditionnelle, c'est-à-dire qu'ils se font du catholicisme et de l'Église un idéal

abstrait devant lequel doivent s'abaisser tous les principes des sociétés nouvelles, et selon lequel les pouvoirs politiques, s'ils étaient intelligents, s'ils voulaient la paix, devraient se faire les porte-glaive de leurs doctrines, les régénérateurs du monde moderne par je ne sais quel retour à un passé regretté, par l'unité dans le silence, la soumission et l'immobilité.

Le pape et l'empereur, c'est là leur idéal merveilleux! De là leur préférence pour tous les absolutismes. Ils se prennent quelquefois au piège, et finissent par n'être pas plus libres après avoir aidé à sceller la liberté des autres; mais ils se consolent encore en se disant que c'est la faute des hommes, non du système. Plus sceptiques qu'ils ne croient, ils méconnaissent ce qu'il y a de vertu et de ressources pour la religion dans les luttes mêmes de la liberté, et ce que peut une foi vraie, sincère, intelligente et active au milieu du déploiement des forces contemporaines. Ce sont, à vrai dire, des sectaires en guerre avec leur siècle, et l'effarouchant sans cesse au lieu de l'éclairer et de le conduire.

Il est au contraire une autre race d'esprits qui ne sont pas moins fermes dans leur croyance et fidèles au dogme dont ils sont quelquefois les gardiens, mais pour qui la religion n'est point cette ennemie intolérante et haineuse de tout ce qui s'élève et grandit au sein du monde où ils vivent, qui ne s'exercent pas à faire la maison du père céleste si petite que seuls ils y puissent entrer, eux et leurs sectateurs. Ils ont ces deux traits de l'âme véritable-

ment religieuse : ils savent comprendre et aimer. Au lieu de violenter et de conspuer la raison humaine dans ses tentatives pour s'ennoblir par la recherche de la vérité, ils l'honorent au contraire et reconnaissent son domaine légitime ; ils ne songent pas à étouffer ses lumières naturelles sous un traditionalisme immobile et oppressif. C'est avec la raison éclairée et fortifiée par la foi qu'ils combattent la raison égarée et livrée à l'excès de ses entraînements.

Au lieu de retrancher de l'humanité toutes les anciennes cultures, les philosophies, les poésies antiques, ils admettent tout ce qui peut servir à la civilisation morale et intellectuelle, tout ce qui a fait la noblesse ou le charme de l'esprit humain. Au lieu de se cabrer contre la marche des choses, contre la liberté de conscience et les principes qu'invoquent les sociétés modernes, contre les garanties civiles et la séparation des pouvoirs, contre les sciences et l'industrie par lesquelles la surface du monde se transforme, ils cherchent le secret et la raison de tout ce mouvement irrésistible qui ne peut être assurément le gigantesque caprice d'un hasard ou un défi jeté à la Providence. Ce sont des chrétiens fervents, sérieusement convaincus, mais qui aiment le progrès, la justice et la liberté, qui ne croient pas tout perdu parce que les peuples revendiquent leurs droits, parce que les hommes aspirent à se gouverner eux-mêmes.

Ce n'est pas qu'ils ne soient sensibles aux maladies qui tourmentent un siècle agité par de tels ébranlements, qu'ils ne s'alarment parfois des obscurités

qui se font dans les âmes, de ces affaissements soudains ou de ces recrudescences convulsives, de tous ces troubles enfin que laissent les grandes et profondes révolutions ; mais ces maladies mêmes, qu'ils suivent d'un œil ému, ils les traitent avec sympathie, sans insulter le grand patient qui se débat depuis plus d'un demi-siècle ; ils n'ont ni brutalités ni invectives pour cette société, au sein de laquelle ils vivent, et où ils sentent palpiter des instincts qu'il n'y a qu'à épurer et à diriger.

Ce n'est pas non plus que cet immense mouvement d'industrie et de richesse qui emporte le monde leur semble sans péril, et qu'ils n'y voient une invasion redoutable des intérêts matériels débordant sur tout l'ordre spirituel ; mais, sans nier le péril, sans fermer les yeux aux maladies du temps, pas plus qu'à la menace d'une prépondérance des choses matérielles, ils n'y voient qu'une nécessité de plus de combattre sans cesse par la parole, par la foi et par la science, de raviver toutes les sources morales, de stimuler l'énergie intellectuelle, et de rapprocher toutes ces forces en scellant leur alliance à la lumière de l'Évangile. Ils ne veulent pas faire rétrograder leur siècle et la société d'où ils sont : ils veulent défendre et faire vivre en eux le principe chrétien qui est leur essence et leur force.

## II

Qu'est-ce donc, me demandais-je, qu'un prêtre libéral, si ce n'est un de ces esprits, animés d'une

clairvoyante et généreuse inspiration, qui cherchent moins à entraver tout cet irrésistible mouvement humain qu'à le moraliser, à lui communiquer la sève féconde, qui s'efforcent d'agir sur leurs contemporains par l'intelligence et par l'amour? Et je me faisais justement cette question en tournant les pages de ces livres qui se sont succédé pendant quelques années, qui ont occupé cet esprit, — *la Paix, les Sources, les Commentaires sur l'Évangile selon saint Matthieu*, — œuvres d'un prêtre, d'un homme qui, à part la vocation intérieure, semble ne s'être retiré dans le recueillement de l'Oratoire renaissant, dans le silence de la vie méditative, que pour mieux entendre retentir au fond de lui-même le cri des cœurs malades, la plainte d'un siècle en travail.

Nul mieux que le père Gratry ne représente par son caractère autant que par la nature de son esprit cette élite d'âmes religieuses qui, sans s'écarter du dogme, en s'y tenant au contraire ardemment fixées, ne craignent point cependant de se placer au centre des agitations morales de leur temps, de remuer, de sonder tous les problèmes, et ont par instants des audaces naïves d'interprétation.

Ces âmes peuvent se tromper quelquefois dans leurs jugements et dans leurs conjectures, elles vont trop haut et trop loin : elles ont des raffinements, des subtilités, des entraînements qui tiennent à la solitude où elles se renferment; mais elles ont ce que rien ne peut remplacer, la vie intérieure. Elles sont puissamment émues au spectacle de la marche

mystérieuse des sociétés, et elles émeuvent, ne fût-ce que par leurs généreuses et sincères inquiétudes, par l'intensité passionnée de leur foi, par la candeur de leurs efforts. Dans tous les cas, elles n'ont rien des sectaires, rien surtout de ces autres esprits pharisaïques toujours portés à opposer l'immobilité traditionnelle, les interprétations odieuses ou absurdes, les condamnations, les répulsions, à ces deux choses que le père Gratry lui-même montre aux côtés de Jésus : « pitié de cœur et lumière de raison! » Elles représentent une des faces du catholicisme contemporain, le catholicisme adoptant, sanctionnant ce qu'il y a de légitime dans les aspirations modernes, s'associant, au nom de l'Évangile lui-même, aux justes revendications, ce qu'on peut appeler, à vrai dire, un catholicisme libéral.

C'est dans cette élite d'âmes religieuses, et au premier rang, que le père Gratry se plaçait dès l'origine, au début de sa vie spirituelle, en écrivant les livres de *la Logique*, de *la Connaissance de Dieu*, de *la Connaissance de l'Âme*, en rassemblant les éléments d'une philosophie religieuse où la conviction du prêtre s'allie au sentiment le plus vif de la situation morale du monde, à l'analyse la plus animée de quelques-uns des systèmes contemporains, et ses œuvres d'aujourd'hui ne sont que la suite ou les épisodes de ce travail, tout mêlé de foi et de science, de dialectique et d'imagination.

Un souffle ardent circule dans ces pages de *la Paix*, des *Sources*, des *Commentaires de l'Évangile selon saint Matthieu*, soit que l'auteur contemple la confu-

sion, les contradictions, les impossibilités de l'Europe actuelle et du monde, soit que, circonscrivant son observation, il s'étudie à diriger une âme dans les voies de l'éducation morale et de la science, soit qu'il se propose d'extraire l'esprit vivant, la substance féconde de l'Évangile en montrant dans l'idée chrétienne le principe et la garantie de tous les progrès. Les sujets sont différents : la *Paix* est presque une étude politique sous une forme à demi lyrique; les *Sources* sont un essai d'analyse morale et intellectuelle; au fond, l'inspiration est la même.

L'idée familière de l'auteur, c'est que la réforme du monde, condition supérieure de la paix, ne peut se réaliser que par la régénération individuelle de l'homme, et que cette régénération même de l'individu ne peut s'accomplir que sous l'influence de l'idée chrétienne, d'où découlent toutes les notions de vérité et de justice. C'est l'idée du père Gratry comme de bien d'autres esprits, surtout depuis qu'on a vu ce que pèsent les institutions et les gouvernements dès qu'un souffle de révolution se lève de quelque côté. Il faut donc préparer cette régénération individuelle par l'éducation intérieure, par l'apprentissage de la vie intellectuelle et morale, et c'est là, si je ne me trompe, le sens de l'ingénieux essai des *Sources*.

Il y a un livre sérieux et charmant d'un moraliste espagnol, prêtre lui aussi, c'est l'*Art d'arriver au vrai*, de Balmès. Nulle œuvre peut-être ne décrit avec plus de finesse, d'animation et de bon sens cette éducation intérieure et les obstacles qu'elle

rencontre, et tout ce qui s'élève de passions, de caprices entre l'esprit de l'homme et la vérité.

Le livre des *Sources* est comme un art d'arriver au vrai, et chemin faisant l'auteur laisse échapper plus d'une remarque ingénieuse. Qui de nous n'est quelque peu témoin de ce qu'il y a de trop exact dans ce que dit le père Gratry d'une certaine paresse qu'on a toujours à écrire? « Savez-vous, dit-il, pourquoi des esprits d'ailleurs très-préparés restent souvent improductifs et n'écrivent pas? C'est parce qu'ils ne commencent jamais et attendent un élan qui ne vient que de l'œuvre. Ils ignorent cette incontestable vérité que, pour écrire, il faut prendre la plume, et que tant qu'on ne la prend pas, on n'écrit pas. » Cela semble naïf et ne laisse point d'avoir quelque degré d'exactitude et même de finesse. Le père Gratry, qui aime Joubert et qui le cite, qui s'en inspire presque, allais-je dire, quoiqu'il ne lui ressemble pas, a souvent de ces observations fines et justes sur la vie et les méthodes de l'esprit, sur les arts et sur les sciences, sur la manière de féconder l'intelligence en la préservant des dissipations qui l'attirent et l'épuisent, sur la vertu sacrée du recueillement et du silence.

Les hommes de notre temps ne connaissent pas cette vertu; ils aiment le bruit des affaires dans le jour, et le soir le bruit des plaisirs. Après la veille affairée ou enflammée, c'est le sommeil lourd ou fébrile, et jamais le vrai moment réparateur. « Le repos est le frère du silence, dit le père Gratry; nous manquons de repos comme de silence. Nous sommes

stériles faute de repos plus encore que faute de travail... Je ne connais qu'un seul moyen de vrai repos dont nous ayons quelque peu conservé l'usage, ou plutôt l'abus : c'est la musique. Rien ne porte aussi puissamment au vrai repos que la musique véritable. Le rythme musical régularise en nous le mouvement, et opère pour l'esprit et le cœur ce qu'opère pour le corps le sommeil... La vraie musique est sœur de la prière comme de la poésie. Son influence recueille, et, en ramenant vers la source, rend aussitôt à l'âme la séve des sentiments, des lumières, des élans... Mais nous, nous avons trouvé le moyen d'ôter presque toujours à la musique son caractère sacré, son sens cordial et intellectuel, pour en faire un exercice d'adresse, un prodige de vélocité et un brillant tapage qui ne repose pas même les nerfs, loin de reposer l'âme. »

Ce petit livre des *Sources*, qui traite à la fois de l'éducation de l'esprit et de la science du devoir, n'est au surplus en quelques parties qu'un fragment détaché de la *Logique*, comme un chapitre repris, resserré, condensé, où, sous une forme familière et vive, se retrouve la substance des idées de l'auteur, et, comme tout ce qu'écrit le père Gratry, il a ce cachet de l'homme qui, en exprimant des idées, se peint lui-même : « Pour écrire, dit-il, il ne faut pas seulement sa présence d'esprit, il faut son cœur, il faut l'homme tout entier ; c'est à soi-même qu'il en faut venir. » Et en effet le père Gratry se peint bien lui-même, tel qu'il est, avec sa nature délicate et vibrante, n'ayant rien d'abstrait, avec son ardeur

de foi mêlée d'imagination et avec cette spontanéité d'impression d'une âme que tout émeut, qui subit même toutes les variations de l'atmosphère humaine en cherchant Dieu au bout. « Hier, dit-il quelque part, j'ai failli perdre un jour. J'étais malade, le temps était triste et mauvais. Il ne faisait ni assez clair ni assez chaud. Personne n'était auprès de moi. Aucune nouveauté dans la vie, nulle joie sur l'horizon. Forces physiques et force d'âme, idées, sentiments, convictions, tout s'affaissait comme une voile qui retombe sur le mât. Rien dans le ciel de l'âme que fantômes gris et ternes, comme quand les nuages de l'occident, qui tout à l'heure n'étaient que pourpre et or, se décolorent en deux minutes, et, réduits à eux-mêmes, ne sont plus que brouillards. Temps perdu, temps perdu ! me disais-je. Et que de temps en effet dans ma vie entière j'ai perdu ainsi ! C'est que nous oublions toujours cette fondamentale vérité que, lorsqu'il n'y a plus rien, il y a Dieu !... »

Ainsi la recherche de la vérité, pour cet esprit éminent, est sans cesse tout un drame intérieur et personnel où l'imagination et le cœur marchent avec la foi.

## III

Ce que j'aime en effet, ce que j'admire dans le père Gratry, ce n'est ni l'architecte d'un système qui relève de la critique philosophique, ni le théologien justiciable des théologiens, ni même le politique dont les combinaisons ne sont peut-être pas pour le

moment des plus faciles à réaliser, c'est l'homme avec sa nature ardente et fine, ingénieuse et fière, pleine d'impétuosité dans la douceur, loyale et sincère avant tout, mêlant un mysticisme enflammé aux déductions algébriques et ayant toute la séduction d'une personnalité supérieure dans sa grâce. On sent chez le père Gratry une âme toujours agitée du travail intérieur et débordante; aussi la forme naturelle de sa pensée n'est-elle ni l'exposé dogmatique, ni le développement rigoureux d'un système : c'est la méditation, une méditation libre, toute en effusions, pleine d'élan, de retours, d'exaltations et de tristesses, une méditation embrassant tous les côtés du monde moral, remuant tous les problèmes de l'homme et de la société, de la vie intérieure aussi bien que de la vie publique des nations.

Ce qu'il y a surtout chez ce penseur charmant et plein de feu, c'est un sentiment ému et aigu des crises présentes de la race humaine, et dans ce sentiment passionné on ne distingue pas seulement le prêtre, il y a l'homme qui a passé par la vie avant d'arriver à la solitude religieuse, qui a eu sa part de toutes les émotions de son siècle, qui a connu toutes les perplexités de l'esprit avant de se fixer dans la foi et dans la prière.

Le père Gratry raconte lui-même que dans sa jeunesse, un soir, il eut un rêve ou plutôt une rêverie. Dans sa méditation nocturne, il comptait les succès qu'il avait obtenus et ceux qu'il pouvait obtenir encore. La vie venait vers lui souriante avec la fortune, peut-être avec la gloire et le cortège d'êtres

chers peuplant la maison de famille, le père, la mère, la bien-aimée et les enfants. Tout se succédait dans un tableau magnifique; mais voici bientôt le défilé funèbre : le père et la mère d'abord, puis la bien-aimée et les enfants. Le rêveur restait seul sans branches ni rejets, morne et ressentant un trouble profond. En ce moment, le rêve se dissipait. Une existence tout entière venait de se dérouler en un instant; elle était assurément lumineuse et tranquille, et pourtant elle semblait encore vide, elle laissait une vague impression d'inquiétude. Quelle était donc l'énigme de cette vie, qui, même heureuse, ne satisfait point? Alors se révéla pour le jeune songeur tourmenté des « tristesses critiques, » suivant sa parole, la vocation religieuse. — « C'est mon histoire, » dit l'auteur des *Sources*.

Je ne sais si tous les hommes font de ces rêves et sont susceptibles d'avoir une histoire semblable. Le père Gratry a pu du moins faire le rêve qu'il raconte, et c'est de là qu'il est sorti avec cette âme où semblent passer des souvenirs, avec cette foi qui semble le prix d'une lutte. Une certaine tristesse intérieure et une croyance aussi ferme qu'ardente, c'est là en effet le caractère du père Gratry, et on ne peut s'empêcher d'être ému de cette certitude, de cette conviction qu'il exprime ainsi : « J'ai toujours sous mes yeux, dans mon lieu de travail, et plus encore dans ma pensée, l'image du globe, et j'essaye de soulever ce globe par l'intensité de ma foi. Je pense que je le soulève en effet, lui tout entier et non pas seulement les montagnes... » Et ailleurs : « S'il y avait

aujourd'hui dans le monde douze hommes voyant clairement, voulant absolument ce que Dieu veut, ce qu'il veut aujourd'hui, et si ces hommes, avec une foi pleine, sans hésiter, prêchaient et poursuivaient ce but jusqu'à la mort, ces hommes seraient les ouvriers de ce qu'il faut nommer l'ère nouvelle. Ils transporteront les montagnes qui arrêtent le passage de ce siècle vers un siècle meilleur. » Or, ce que *Dieu veut*, ce que le père Gratry désire de toute l'ardeur de sa foi, c'est la justice et la liberté parmi les hommes et parmi les peuples.

## IV

C'est là précisément ce qui charme dans cette nature à la fois expansive et recueillie, — un amour ardent de la liberté et de la justice, et au fond, à travers la diversité des communions religieuses, n'est-ce point là le trait le plus essentiel de toute âme véritablement libérale ?

Si vous voulez en effet apprécier ce qu'une âme a de vrai libéralisme, quel que soit le symbole de sa foi, il ne faut pas la voir seulement dans la revendication de ses propres droits, dans sa haine de l'oppression qui pèse sur elle, dans la plainte qu'elle exhale contre l'iniquité dont elle souffre : observez avant tout la mesure du respect qu'elle garde pour la liberté d'autrui. C'est là l'épreuve décisive. Malheureusement, le monde est plein d'esprits qui se croient libéraux, et qui ne le sont qu'à la surface, qui n'ont qu'un libéralisme partiel, incomplet, tout

de circonstance. Ils veulent la liberté pour eux-mêmes, et ils s'irritent de celle que prennent les autres ; ils sont tout près d'y voir une sédition. Libéraux quand ils sont vaincus, despotes quand ils ont la puissance, ils changent de langage en même temps que de rôle.

Le révolutionnaire refusera la liberté à l'Église là où l'Église le gênera, et des catholiques imagineront cet euphémisme de la liberté du bien, — comme si l'idée de la liberté se scindait, comme si tous les despotismes ne prétendaient pas également avoir le monopole du bien et punir le mal dans toute contradiction ! Qu'on vienne à manquer de certains droits, on ne souffrira pas trop de voir ceux des autres diminués dans la même proportion, et on préférera l'égalité dans le silence. Ce qui manque le plus, en un mot, c'est le respect de la liberté d'autrui, le sentiment de cette condition supérieure des sociétés modernes qui est la lutte avec ses vivacités, ses émotions, ses périls, si l'on veut, comme aussi avec sa noblesse et ses chocs éclatants d'où jaillit la vérité.

Certes ce n'est point la passion qui manque au père Gratry ; il a toutes les ardeurs de l'esprit, toutes les hardiesses du polémiste. Partout où lui apparaît un danger pour l'âme contemporaine, il s'y précipite de l'élan d'un cœur plein du désir du bien. L'erreur, le sophisme, les faiblesses du siècle, il les combat avec toutes les armes de la foi et de la raison ; mais en même temps il a ce que j'appellerai le respect de la liberté, des droits, de la sincérité des